

et, par conséquent, on risquait d'y faire de mauvaise rencontre ; pour cette considération, Mystigo nous conseilla de faire halte dans un pli de terrain en arrière de la ferme et poussa une reconnaissance vers celle-ci. Il se mit à l'affut derrière un tertre avoisinant la maison et inspecta les environs.

Il se félicita de sa prudence car un nuage de poussière à l'horizon, lui annonça un piquet de cavalerie.

Bientôt, quatre hulans apparurent. Ces quatre hulans, devenus légendaires et sous la figure desquels l'ennemi prenait possession, des bourgs et des villages, voire même d'une grande ville, Nancy, arrivaient au pas non sans plonger, de leur côté, leur regard au loin et au large.

— Bien, dit Mystigo, avec un rire démoniaque, je vais vous rendre ce que je vous ai pris, Prussiens !

Il arma alors avec une des cartouches de revolver, enlevés aux hulans dans les circonstances que nous savons, et qu'il avait adoptés au fusil allemand qui ne l'avait pas ouïté !

Mystigo laissa arriver les allemands à bonne portée :

— Quels beaux hommes, disait à part lui notre petit pioupiau en regardant les hulans et quel dommage que de si beaux échantillons de la race humaine soient démolis par un brinborion de mon espèce, mais à la guerre comme à la guerre.

Ajustant alors le premier de son côté, il fit feu : le hulan mordit la poussière ; ses camarades s'arrêtèrent net. Toutefois n'entendant qu'un coup de fusil, ils supposèrent que les tireurs n'étaient pas nombreux et s'élancèrent pour tourner le tertre au sommet duquel était Mystigo, penché sur la pente opposé. Celui-ci avait rechargé et un deuxième hulan vida les arçons ; les deux autres tournèrent bride aussitôt ; mais le troisième roula à son tour ; le quatrième s'esquiva ventre à terre, le torse couché sur l'encolure de son coursier, afin de se garer des coups de feu ; une balle atteignit son cheval qui ne galoppa plus que par subresauts sans cependant ralentir sa course ; un deuxième plomb se perdit dans la selle. Quelques secondes après, le hulan se redressa, se croyant peut-être hors de danger ou pour rectifier son chemin ; Mystigo qui guettait tous ses mouvements, lâcha un quatrième coup qui blessa

le hulan au bras droit ; celui-ci reprit la guide du bras gauche et chercha de nouveau à se pencher sur l'arçon mais l'habile tireur ne lui en donna pas le temps ; une dernière détonation retentit et cette fois, le hulan, touché entre les deux épaules, s'abattit à une distance de trois cent verges de Mystigo ; notre héros se redressa alors et jeta ce cri de triomphe :

— Sept ! camarades, vous êtes vengés, approchez.

Nous parcourûmes au pas gymnastique, la distance qui nous séparait de notre capitaine ; nous le félicitâmes chaudement mais lui, coupant court au compliment, nous dit aussitôt :

— A la ferme ! Les propriétaires qui d'abord, eurent peur en entendant les coups de fusil, se remirent promptement en voyant les Français qu'ils reçurent à bras ouverts. Le vin coula et on cassa une croute sur le pouce ce dont nous avions bigrement besoin. Le repas a peine fini, Mystigo dit :

— Vite, enlevons les cadavres et rattrapons les chevaux car si les Allemands qui vont suivre dans quelques heures, trouvaient les cadavres des leurs autour de la ferme, ils la brûleraient et fusilleraient les propriétaires. Ce sont là les procédés de ces tigres guerriers.

Fut dit, fut fait. On enterra les quatre hulans dans les champs ; on se saisit des chevaux qui démontés, s'étaient mis à brouter l'herbe : Mystigo en fit cadeau à la ferme en reconnaissance de la réception qu'il nous avait faite et de la victuaille dont ils nous chargèrent puis il dit à ses habitants :

— Cachez les selles qui pourraient vous compromettre ; d'autres Prussiens, hélas ! vont vous arriver mais vous êtes toujours débarrassés de ceux-ci.

Il était presque nuit mais on repartit quand même, vu le danger qu'il y avait pour nous de coucher à la ferme. Nous suivîmes enfin la grand-route, sûrs cette fois, que nous n'avions pas l'ennemi en avant et quitte à nous jeter à la traverse si nous percevions un bruit compromettant. A chaque instant, Mystigo auscultait le terrain afin de s'assurer que nous n'avions personne à nos trousses. Enfin, à trois heures du matin, nous aperçûmes les remparts de la ville de Laon. Nous avions franchi dans l'espace de quatre jours

et en véritable steeple chase, les trente-deux lieues qui nous séparaient de Sedan. Là, nous devions rencontrer l'armée en retour sur Paris.

Sauvés ! mes amis, sauvés ! s'écria Mystigo. Se retournant alors vers la direction de Sedan, Mystigo chanta ces paroles de pas redoublés sur un air de clairon bien connu :

Tas de Prussiens, voulez-vous du tabac,
Voilà ma blague
La v' là !

Et ce chantant, il brandit son fusil d'un air menaçant.

Alors, rempli d'enthousiasme pour cet héroïque jeune homme, je me jetai à son cou en m'écriant comme jadis le général Kléber à Napoléon Bonaparte :

— "Mystigo, tu es grand comme le monde." Et chacun d'applaudir ; mais Mystigo répondit simplement : "Allons donc, je suis un peu ma géographie et voilà tout."

Nous entrâmes à Laon en véritables triomphateurs. Mystigo fut présenté au général Vinoy avec les quatre-vingt cinq hommes qu'il venait de rendre à la patrie. Le général le félicita vivement et le porta à l'ordre du jour pour la médaille militaire. Mouton, timide comme toujours, en face du mérite ou de la supériorité sociale, ne savait trop que dire au commandant en chef. Afin de lui donner une chance, je dis au chef :

— "Mon général, Mouton est certainement le plus petit homme de l'armée et son premier géographe car sans lui, nous serions probablement tous en Prusse en ce moment." Vous êtes donc bien fort en cette science lui demanda alors Vinoy.

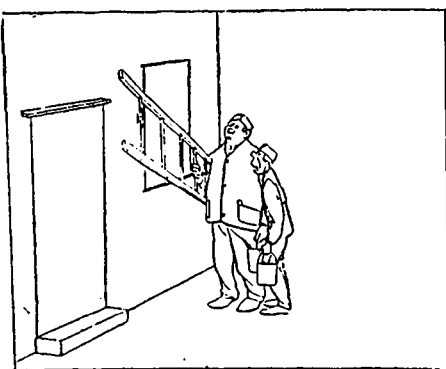
— Mon général, dit alors Mystigo, confiez-moi un message pour Berlin et je me charge d'y arriver en uniforme, sain et sauf et sans avoir été vu d'un soldat prussien.

— Vous seriez digne d'entrer à l'état-major répondit l'officier-général.

Mystigo fit alors cadeau de son fusil et de ses revolvers à son supérieur. Après une nuit de sommeil bien gagnée, car nous venions de marcher deux jours sans désespérer par la raison que nous ne trouvâmes pas une pierre pour reposer notre tête, nous nous mettions en mouvement dans les rangs de l'armée, avec armes et bagage, un jour de marche, et l'armée française

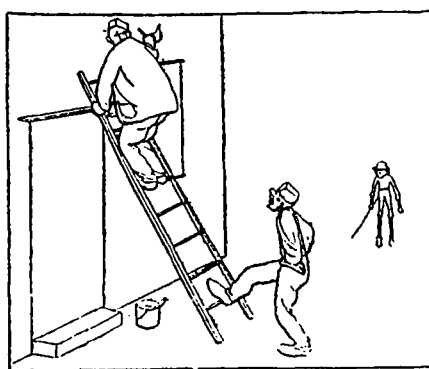
LES DEUX EXTRÉMITÉS DE L'ÉCHELLE SOCIALE

(RAPPORTS ENTRE PATRONS ET OUVRIERS)



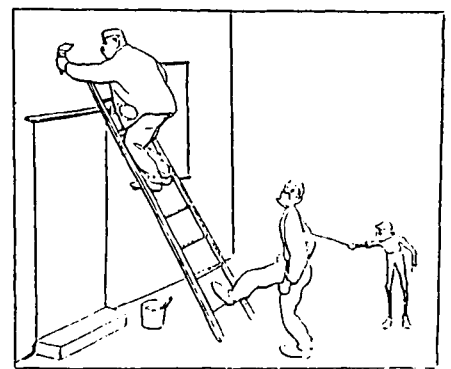
I

Le patron. — Je vais y monter, vous tiendrez l'échelle.



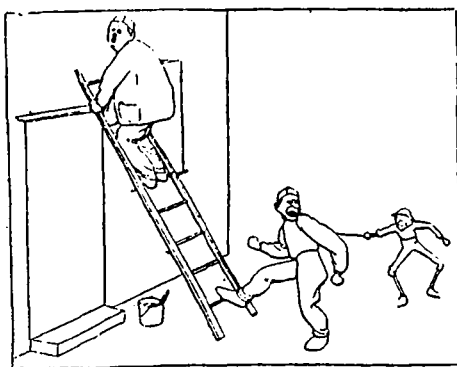
II

L'aide. — Ne craignez rien, j'y suis.



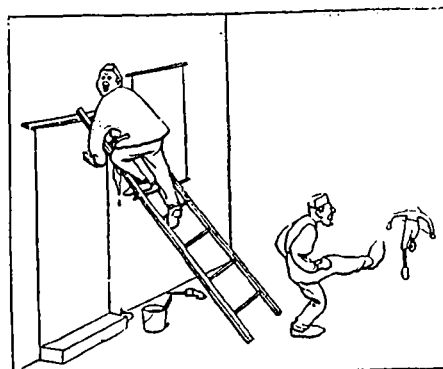
III

Le gamin. — Es-tu chatouilleux du dos ?



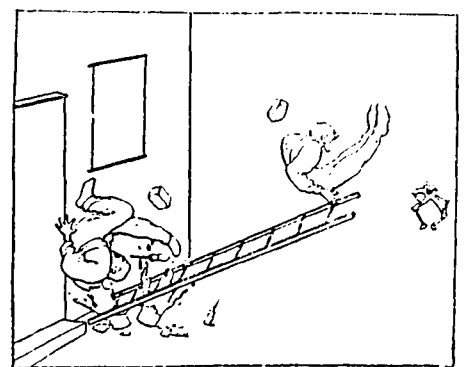
IV

L'aide. — Ah ! ça ! espèce de polisson !...



V

... je vais t'en flanquer une !



VI

!!!